



HAL
open science

Regarder, produire la classe

Marion Dalibert, Sébastien Fevry

► **To cite this version:**

Marion Dalibert, Sébastien Fevry. Regarder, produire la classe. Poli - Politique de l'Image, 2018.
hal-01926320

HAL Id: hal-01926320

<https://hal.science/hal-01926320>

Submitted on 28 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

—
REGARDER,
PRODUIRE LA CLASSE
—

—
MARION DALIBERT
&
SÉBASTIEN FEVRY
—

En France, le regard produit sur une classe par une autre classe est rarement interrogé dans les travaux portant sur les rapports sociaux. La classe sociale est en effet généralement pensée et analysée en termes de ressources matérielles et de déterminismes économiques. Ces approches – qui permettent d’appréhender les inégalités dans les conditions d’existence – laissent toutefois trop souvent de côté d’autres aspects, notamment le système de représentations associé à des signifiants (vêtements, pratiques culturelles...) qui construit la classe en cadrant le regard qu’un individu porte sur un autre. C’est donc ce regard que nous souhaitons mettre à l’honneur en insistant sur le double jeu qui le caractérise : celui qui consiste, premièrement, à observer et classer, et, deuxièmement, à appréhender et réguler les comportements. Le regard participe à ce titre à faire advenir la classe sociale en tant qu’« objet », à organiser l’expérience qu’un individu a du monde et à le constituer en tant que sujet appartenant à une classe particulière. Ce numéro de *Poli* propose un déplacement dans la manière de problématiser la classe sociale aujourd’hui : il s’agit de mettre en lumière la complexité de ses modes de constitution, son articulation avec la moralité et les processus de (dé)valorisation sociale. Il vise en outre à explorer la façon dont le système de représentations qui constitue la classe

est produit et légitimé par le biais d’institutions diverses et régule la (re)distribution des ressources économiques et la respectabilité.

DÉTERMINER ET REPRÉSENTER

LA CLASSE

Dans le champ académique français, un ensemble de travaux interrogent comment les conditions matérielles (liées au capitalisme) s’articulent aux subjectivités (sentiment d’appartenance de classe). La classe sociale y est pensée à l’aune des ressources économiques des individus ou des groupes, c’est-à-dire de leur position sociale et/ou de l’emploi qu’ils occupent¹. Ce paradigme économique prend historiquement son ancrage dans une conception marxiste de la classe où la catégorie des salarié·es est pensée d’une part comme ayant uniquement sa force de travail à vendre sur le marché, d’autre part comme s’opposant à une bourgeoisie qui, elle, possède les moyens de production². Si les travaux de Karl Marx ont fait l’objet d’appropriations variées en sciences sociales, on retrouve la question de la détermination économique dans une sociologie française souvent identifiée comme bourdieusienne. Pierre Bourdieu montre ainsi comment les classes populaires et bourgeoises sont chacune déterminées par leurs ressources économiques (ou « capital »), mais également par leurs ressources culturelles, sociales et symboliques,

c'est-à-dire par leur savoir et niveau d'étude, par leur «réseau» et les relations entretenues entre les membres du groupe et par ce qui se voit valorisé dans la société et qui participe à justifier une position sociale³. En dehors de ce paradigme des ressources – mais toujours en lien avec lui –, la classe sociale est également interrogée au regard de l'appartenance à un groupe, c'est-à-dire au sentiment individuel de faire partie d'un collectif dont on veut défendre les intérêts. Dès lors, quand Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot s'intéressent à la bourgeoisie⁴, en plus de l'associer à la classe dominante en fonction de leurs capitaux économique, culturel, social et symbolique, ils montrent que le sentiment d'appartenance est déterminant dans le maintien de leur pouvoir car, selon eux, c'est la seule classe «au début du 21^{ème} siècle à exister encore réellement en tant que classe, c'est-à-dire en ayant conscience de ses limites et de ses intérêts collectifs⁵».

En Angleterre, la classe sociale fait également l'objet d'importantes recherches à partir des années 1950, au sein des *Cultural Studies* notamment, champ de recherche influencé par le marxisme alors en plein développement. Des chercheur·euse·s comme Richard Hoggart⁶ ou Edward Palmer Thompson⁷ mettent en avant «l'agentivité» [*agency*] des classes populaires [*working class*] et la conflictualité qu'elles entretiennent à l'égard des classes bourgeoises, en analysant notamment leur «culture», c'est-à-dire leurs modes de vie, leurs pratiques culturelles ainsi que le sens qu'elles donnent à leur appartenance de classe. Ces travaux – ainsi que ceux menés, dans la même veine, sur les *subcultures* jeunes dans les années 1960 et 1970 – rendent en outre compte de l'importance du «style» qui donne à voir l'affiliation à un groupe associé, généralement, à une classe particulière, comme les «mods», les «roqueurs» ou encore les «punks»⁸. Ces travaux soulignent la dimension sémiotique de la classe, celle-ci étant symbolisée par des marques sociodiscursives ou

des signifiants (généralement visuels, mais qui peuvent être aussi olfactifs ou auditifs), comme le corps, les vêtements, les accessoires, les pratiques culturelles ou l'accent. La classe sociale d'un individu peut donc être déterminée par d'autres parce qu'elle est perceptible par des marqueurs – qui ne sont d'ailleurs pas forcément corrélés aux ressources matérielles dont disposent effectivement les individus⁹.

Si ces premiers travaux sur les *subcultures* juvéniles ont parfois négligé la question du genre¹⁰, cette dernière s'avère toutefois être un signifiant fort de la classe. La chercheuse en études de genre et postcoloniales Anne McClintock montre ainsi comment au 19^{ème} siècle en Angleterre, la classe et le genre s'articulent et s'incarnent dans les marqueurs visuels (vêtements, caractéristiques physiques...) exposés dans les photos et dessins anthropologiques¹¹. Sur les images de l'époque, les femmes ouvrières étaient associées à la masculinité en étant représentées avec une posture lourde et massive, sales, arborant des vêtements informes empruntés aux hommes. À l'inverse, les femmes des classes bourgeoises étaient caractérisées par une féminité délicate affiliée à un corps frêle, gracieux et par une toilette particulièrement soignée. Cela n'est pas sans rappeler les processus de racialisation à l'œuvre en France à la même époque via, par exemple, certaines cartes postales coloniales¹². En typifiant un groupe en fonction de caractéristiques physiques et comportementales, ces processus contribuent à édifier des frontières symboliques et sociales entre colonisateur·trice·s et colonisé·e·s et, en parallèle, à rendre socialement intelligible la catégorie sur laquelle s'appuyait cette division, à savoir la race. Au sujet des classes populaires vivant dans le centre-ville londonien, McClintock parle d'ailleurs d'un processus de «racialisation des différences de classe¹³» dont participe la représentation du genre. En plus d'être caractérisées par un corps particulier, les classes populaires

étaient en effet associées à la dégénérescence et considérées comme dangereuses, irrationnelles et proches de l'animalité¹⁴. Au travers d'une approche plus sociologique, Raewyn Connell souligne quant à elle la façon dont les masculinités populaires contemporaines sont aujourd'hui souvent socialement disqualifiées, car considérées comme viriles et sexistes, renforçant dès lors l'hégémonie d'une masculinité bourgeoise affiliée à la douceur et au respect de l'égalité femmes-hommes¹⁵. Ce type de représentations altérisantes n'est pas sans faire écho aux discours à l'œuvre en France dès le 19^{ème} siècle¹⁶ et encore aujourd'hui¹⁷, qui construisent implicitement une échelle de valeur au sein de laquelle les classes valorisées sont les classes supérieures et moyennes.

Pour Beverley Skeggs, chercheuse anglaise qui discute et articule les travaux de Bourdieu avec ceux des *Cultural Studies*, les classes moyennes occupent aujourd'hui une position hégémonique¹⁸ qui se traduit notamment par le fait que leurs valeurs, normes et modes de vie symbolisent les critères de « respectabilité¹⁹ ». Selon Skeggs, il existe un autre paradigme pour penser la classe sociale: celui de la moralité²⁰. Elle montre par exemple qu'en Angleterre et aux États-Unis, les classes populaires sont associées à l'excès et à ce qui est moralement répréhensible²¹. Ainsi, la moralité associée aux classes moyennes constitue un horizon d'attente normatif qui forge les critères d'évaluation du comportement des individus. Dans ce sillage, Andrew Sayer²² propose de problématiser ensemble les notions de classe, de moralité et d'affects. Pour lui, l'appréciation des autres se base sur des critères moraux et est au centre de « l'expérience subjective de classe²³ », car elle est directement reliée aux émotions ressenties (joie, honte, colère, etc.), émotions qui influencent les comportements des individus. Ainsi, la manière dont un individu identifie la classe sociale d'une personne détermine la façon dont il se conduit avec elle, sachant que

les affects qu'il ressent sont différents selon sa classe sociale d'appartenance. Dans son article interrogeant la conception de la personne à l'aune des régimes de valeurs – dont la traduction se trouve en ouverture de ce numéro –, Beverley Skeggs montre ainsi que, conscientes des discours dépréciatifs qui circulent sur elles dans la sphère publique, les classes populaires sont loin d'être passives. Elles produisent au contraire des régimes de valeur alternatifs et contre-hégémoniques, qui visent à la fois à les valoriser et à les différencier des classes moyennes.

L'ensemble de ces travaux nous invite à penser la classe sociale comme étant un système de représentations articulé à des rapports de pouvoir. On peut alors rapprocher la classe de la conceptualisation de la race telle qu'elle est travaillée au sein des *Cultural Studies*, notamment par Stuart Hall²⁴. Selon lui, certaines caractéristiques physiques sont construites comme des marques sociodiscursives de la race. Elles ont en outre des conséquences importantes en termes d'organisation sociopolitique, de redistribution économique et, bien sûr, de production du racisme systémique. Dans ce sillage, les rapports sociaux de classe peuvent être analysés dans leurs dimensions matérielle et idéologique. En d'autres termes, il est possible d'envisager la domination économique comme se matérialisant dans des conditions d'existence et s'appuyant sur un système de représentations²⁵. À partir de là, la respectabilité octroyée à une personne dépend des marques sociodiscursives qui sont associées à sa classe. Ces marques, parce qu'elles participent implicitement d'une légitimation des logiques de distribution inégalitaires, ont des effets sur les ressources matérielles que la personne peut obtenir²⁶.

Comment dès lors rendre compte de la manière dont les rapports sociaux sont nourris par un imaginaire idéologique de la classe? Pour répondre à cette question, la notion de « regard » [gaze], d'abord conceptualisée au

sein des études cinématographiques, paraît particulièrement féconde. Laura Mulvey, théoricienne féministe du cinéma, est l'une des premières à avoir théorisé «le regard» dans les années 1970 en montrant comment les œuvres cinématographiques étaient structurées par un «*male gaze*», à savoir un regard masculin et hétérosexuel, significatif d'une organisation sociale patriarcale, qui hypersexualise et réduit à la passivité les personnages féminins²⁷. La notion de regard a depuis été discutée dans d'autres disciplines. Le sociologue anglais John Urry s'est par exemple intéressé à la manière dont le «regard touristique» [*tourist gaze*] était socialement organisé et structuré. Urry montre que le regard des touristes s'attarde généralement sur des paysages qui ne ressemblent pas à ceux de leur vie quotidienne ainsi que sur des éléments qui cadrent avec l'imaginaire du pays visité (personnes en surpoids qui mangent un hamburger à New York, vaches qui se promènent en liberté dans les rues de New Delhi...)²⁸. Le regard touristique s'attache donc à repérer les signes visuels de «l'américanité» ou de la culture indienne imaginée en fonction des représentations sociales propres au contexte culturel dont est originaire la personne qui voyage. L'historienne australienne Lynette Finch explique quant à elle comment la catégorie des «classes populaires» a émergé au 19^{ème} siècle par le biais d'un regard bourgeois²⁹. À l'époque, les personnes les plus pauvres ont été décrites, caractérisées et catégorisées selon la perception qu'en avait les classes supérieures – et que Finch nomme le «*classing gaze*» – regard qui évalue les individus paupérisés selon les critères de moralité définis au sein de la bourgeoisie. Finch désigne finalement la façon par laquelle les classes populaires ont été socialement construites et essentialisées au moyen de représentations repoussoirs émanant des classes bourgeoises, représentations qui ont ensuite circulé via les discours scientifiques et littéraires naturalistes.

PERCER LE REGARD DE CLASSE

Ce numéro de *Poli-politique de l'image* se propose ainsi d'interroger et d'articuler les conceptualisations de la classe et du regard, en partant du principe que la classe sociale est une catégorie intelligible, perceptible et appréhendable par un regard toujours socialement déterminé et relié à des enjeux de pouvoir. Dans notre perspective, le regard de classe est aussi bien situé que situant: il révèle autant la position de celui qui regarde que la place assignée à celui qui est regardé. Ce regard de classe a comme particularités de scruter, d'évaluer, de juger et de fixer des places dans la hiérarchie sociale. Il objective dans le sens où il transforme un ou plusieurs individus en une catégorie sociale qui aurait tels comportements, pratiques, normes et valeurs. Il refuse souvent toute complexité, ambivalence ou contradiction sur celles et ceux qui sont définies – par d'autres – comme appartenant à telle catégorie, notamment parce qu'il est toujours aimanté par un imaginaire socioculturel historiquement constitué.

Les contributions rassemblées dans ce numéro mettent en évidence l'intérêt de réunir dans une même perspective critique les questions du regard et de la classe, car cette conjonction permet aussi bien de re-problématiser le rôle du point de vue en sciences sociales que d'opérer une lecture transversale des différents secteurs (professionnel, institutionnel, culturel...) dans lesquels opère le regard de classe en tant que mode d'articulation du réel. À cet égard, l'article de Nicolas Roux sur les salariés agricoles montre comment le concept de «regard de classe» permet d'éclairer certains effets d'invisibilité à l'œuvre dans le monde paysan. Selon Roux, les ouvriers agricoles souffrent d'une triple absence de regards, ceux des mondes social, politique et académique, cette absence contribuant à minorer l'existence de ce groupe écartelé entre la catégorie du salariat et celle de la paysannerie. Par contrecoup, on

comprend mieux l'importance de produire un autre regard, ne serait-ce qu'analytique, qui permet précisément d'intégrer dans le jeu des représentations des catégories qui avaient jusque-là été dominées et oubliées tant par les discours médiatiques que théoriques. Mieux encore, on s'aperçoit que, sous l'aiguillon du regard, les désignations par classe ou catégorie sociale s'avèrent éminemment friables, sujettes à fragmentations et à recompositions, selon le point de vue qui en agence la cohérence.

Alors que Nicolas Roux s'interroge sur l'invisibilité sociale résultant de l'absence de regard, d'autres articles de ce numéro de *Poli* examinent la production, la réception et la légitimation d'un regard produit par des catégories sociales subalternes, particulièrement dans le domaine culturel. Si toute classe peut porter un regard sur une autre, ce regard n'a pas le même coût selon l'appartenance sociale de celle ou celui qui regarde et de celle ou celui qui est regardé. Celles et ceux qui ont la possibilité de nommer, de qualifier et de faire circuler des significations auprès de larges communautés sont généralement celles et ceux qui se trouvent en haut de l'échelle de la hiérarchie sociale, car, en occupant les sphères de pouvoir, elles-ils ont plus de ressources pour rendre compte aux autres de ce qu'elles-ils sont. Par conséquent, l'une des préoccupations communes aux articles rassemblés ici est d'envisager la portée de regards contre-hégémoniques, participant à définir des subjectivités de classe, puisque regarder l'autre, c'est aussi se regarder et se situer soi-même.

Dans cette perspective, la contribution de Jean-Marc Leveratto sur le mode d'existence cinématographique de la classe ouvrière constitue une contribution essentielle. L'auteur montre comment, dans le contexte intellectuel français, les institutions dominantes ont disqualifié le regard que les classes populaires, et particulièrement le monde ouvrier, portaient

sur le cinéma. Cette disqualification a consisté à dévaloriser la fonction de distraction du spectacle cinématographique et, plus largement, l'expertise que les spectateur-trice-s ouvrier-e-s avaient acquis sur la qualité des films en raison de leurs pratiques régulières de visionnage. Par conséquent, comme l'auteur l'explique, se produit un renversement symbolique où l'histoire du cinéma devient l'histoire des productions personnelles d'artistes, au lieu d'être perçue en fonction des pratiques des spectateur-trice-s issue-s des classes populaires, pratiques qui ont pourtant elles aussi contribué à influencer l'évolution de l'art cinématographique.

Les regards ignorés ou oubliés sont aussi ceux qu'interrogent Claudio Paziienza dans *Inventaire des sous-entendus*, une contribution visuelle proposée dans ce numéro. À partir de photographies orphelines trouvées sur les marchés aux puces, représentant des personnes anonymes en prise avec des rituels sociaux comme les communions ou les mariages, Claudio Paziienza, connu pour ses documentaires de création, sonde au plus près la texture des images et la béance dont elles témoignent. Comme il l'écrit lui-même, «l'image me parle autant que je lui parle». Son portfolio consiste dès lors à réinventer le regard porté sur ces photographies, sans pour autant ignorer la violence symbolique qu'elles ont subie.

L'entretien mené par Marion Dalibert avec Guy Alloucherie, directeur artistique de la Compagnie Hendrick Van Der Zee qui se situe dans le bassin minier du Pas-de-Calais, poursuit la réflexion sur la difficile mais nécessaire intégration du regard des classes populaires dans les systèmes dominants de représentation, en l'occurrence le milieu du spectacle vivant. À ce titre, tant par son parcours biographique de transfuge de classe que par son expérience professionnelle, Guy Alloucherie s'avère un témoin précieux, pointant aussi bien les freins institutionnels que les représentations dominantes du monde ouvrier,

souvent misérabilistes, qui empêchent un réel accès des classes populaires au théâtre, que ce soit sur le plateau ou dans le public. Loin d'être un constat défaitiste, l'entretien montre que des alternatives existent et que les collaborations avec les collectivités, les associations locales ou d'anciens ouvriers mineurs permettent de faire un théâtre différent qui, comme l'explique Alloucherie, «essaye toujours de renverser un regard négatif qui peut exister au préalable». Comme le théâtre, la culture médiatique contemporaine est aussi un lieu où se définissent et s'affrontent des subjectivités de classe. Dans son article sur la réception de *Cinquante Nuances de Grey* (CNG), Delphine Chedaleux souligne l'intérêt de penser le regard de classe dans sa dimension intersectionnelle depuis une perspective féministe. L'auteure s'intéresse à des groupes en ligne consacrés à CNG qui sont principalement composés par des femmes plutôt jeunes, blanches, occupant des emplois peu ou pas qualifiés. L'ethnographie en ligne menée par Chedaleux vise à comprendre, en s'inspirant des analyses de Beverley Skeggs, comment les investissements culturels de ces femmes autour d'un objet souvent décrié par les féministes participent en réalité à la construction de leur subjectivité et comment le plaisir que ces femmes retirent de la fréquentation de CNG leur permet d'évaluer leur propre position dans la société. Le regard de classe est certes autant un regard sur les autres que sur soi, mais Chedaleux souligne combien ce regard sur soi est doté d'une dimension performative, débouchant sur des nouvelles capacités d'action et de perception. Autre contribution, le récit d'Amandine Dhée, écrivaine originaire de Lille, fait écho à l'enquête de Delphine Chedaleux en s'attachant à la perception des romans de Guillaume Musso, souvent moqués et méprisés par les tenants d'une littérature «légitime». Avec beaucoup d'humour, Dhée se confronte au roman *La Fille de Brooklyn*, aux regards qu'elle sent peser

sur elle alors qu'elle est en train de le lire. Elle interroge aussi certaines lectrices et récolte des avis contrastés, constatant que si «certains détestent, d'autres disent que les histoires qui finissent bien permettent de s'évader». Mais à travers son enquête, Amandine Dhée parvient surtout à saisir comment les romans de Musso cristallisent les rapports au «bon» et au «mauvais» goûts et comment les discussions qu'ils provoquent débordent largement du cadre littéraire pour toucher aux parcours de vie de ses lecteurs ou lectrices.

Avec l'article de Thibaut Menoux, *Can the subaltern gaze?*³⁰, le numéro revient vers le monde professionnel déjà exploré par Nicolas Roux, mais en insistant cette fois sur les conditions de mise en œuvre d'un regard subalterne. Dans sa contribution, Menoux s'intéresse au regard porté par les concierges d'hôtels de luxe sur leur «belle» clientèle. Il s'agit de montrer que ce regard se construit toujours en fonction de la distance sociale perçue et qu'il dépend aussi de la trajectoire sociale de celle ou celui qui regarde. Sur cette base, l'article propose une analyse nuancée et approfondie d'entretiens réalisés auprès de différents employé·e·s d'hôtel, ce qui permet à l'auteur de doter le *class gaze* d'une métaphore plus opérante que celle du reflet ou de l'image projetée. Menoux propose ainsi d'associer le regard de classe à la métaphore du réflecteur: selon lui, l'œil des concierges «non seulement décode la clientèle comme prestigieuse ou non prestigieuse, mais est aussi sensible à la façon dont ce prestige, ou son absence, nimbe leur propre statut ou, au contraire, le souille». Par ce biais, Menoux conceptualise le regard des classes en utilisant le vocabulaire de l'optique pour rendre sensible aux effets de réciprocité, voire même d'amplification mutuelle, à l'œuvre dans certains jeux de regards.

Les articles regroupés dans ce numéro de *Poli* confortent la pertinence du concept de regard de classe. Davantage qu'une métaphore, celui-ci peut se comprendre comme un processus, doté d'une dimension performative, renvoyant à deux opérations étroitement corrélées. D'une part, le regard choisit, découpe, met en perspective, sélectionne depuis un foyer (pour filer la métaphore optique) toujours situé dans l'espace socio-historique. En ce sens, le regard renvoie à une opération de découpe du champ social et des imaginaires qui lui sont liés. D'autre part, le regard lisse, homogénéise, unifie, aplatit ce qui est regardé. Il se donne à penser comme une activité, toujours sujette à déplacement et à négociation, qui « produit de la classe » par une opération conjointe de sélection et d'unification. C'est à l'aune de cette double opération que peut aussi s'apprécier le « regard » critique des contributions rassemblées ici, puisqu'il s'agit bien de produire de nouvelles découpes, de prendre en compte de nouveaux foyers et de rendre ainsi visibles « les plis » du social qu'une vision trop lisse, parce que trop surplombante, tendrait à ignorer.

Notes

1. Voir par exemple J. Damon, *Les Classes moyennes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, chap. 1.
2. Voir entre autres K. Marx, *Le Capital, Livre 1*, Paris, Gallimard, 2008 (1867).
3. Se référer à, entre autres, P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964; P. Bourdieu et J.-C. Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970; P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du*

- jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979; P. Bourdieu, « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31, 1980, p. 2-3.
4. M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2016 (2000).
 5. *Ibid.*, p. 6.
 6. R. Hoggart, *The Uses of Literacy: Aspects of Working Class Life*, Londres, Penguin Books, 1960 (1957). Cet ouvrage a été traduit en français par F. et J.-C. Garcias et J.-C. Passeron (*La Culture du pauvre: étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970).
 7. E. P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, New-York, Pantheon Books, 1964 (1963). Cet ouvrage a été traduit en français par G. Dauvé, M. Golaszewski et M.-N. Thibault (*La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, 1988).
 8. Voir notamment les travaux de D. Hebdige (*Subculture: the Meaning of Style*, Londres, New-York, Routledge, 1979, traduit en français par M. Saint-Upéry sous le titre *Sous-culture: le sens du style*, Paris, La Découverte, 2008) ou encore l'ouvrage collectif édité par S. Hall et T. Jefferson, *Resistance through Rituals: Youth Subcultures in post-war Britain*, Londres and New York, Routledge, 2003 (1975).
 9. C'est d'ailleurs pourquoi Erving Goffman fait une différence entre l'identité sociale « réelle » ou « virtuelle » attribuée à un individu par un autre. E. Goffman, *Stigmate: les usages sociaux du handicap*, trad. A. Kihm, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
 10. A. McRobbie et J. Garber, « Filles et subcultures » (1975), trad. C. Jaquet, in H. Glevarec, É. Macé et É. Maigret

(dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin et Ina, 2008.

11. A. McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Context*, Londres et New York, Routledge, 1995, p. 104-105.

12. Voir entre autres P. Blanchard, S. Blanchoin, N. Bancel, G. Boëtsch et H. Gerbaud (dir.), *L'Autre et nous. Scènes et Types*, Paris, Achac/Syros, 1995.

13. A. McClintock, *op. cit.*, p. 105 (notre traduction).

14. *Ibid.* p. 118-119.

15. R. W. Connell, *Masculinities*. 2nd Revised edition, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 2005 (1995). Une partie des chapitres de cet ouvrage a été traduite en français par C. Richard, C. Garrot, F. Vörös, M. Duval et M. Cervulle dans une édition établie par M. Hagège et A. Vuattoux (*Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014).

16. Comme par exemple chez le père de la socio-psychologie Gustave Le Bon (*Psychologie des foules*, Paris, Éditions F. Alcan, 1895). Voir également l'ouvrage de L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958.

17. Voir M. Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule dans les médias*. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *Questions de communication*, n° 33, 2018 (à paraître).

18. Voir notamment B. Skeggs, *Class, Self, Culture*, Londres et New York, Routledge, 2004, p. 99-118.

19. Sur la notion de respectabilité, voir B. Skeggs, *Formations of Class & Gender. Becoming Respectable*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1997. Cet ouvrage a été traduit en français par M.-P. Pouly

sous le titre *Des Femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone, 2015.

20. Voir aussi B. Skeggs et H. Wood, « Introduction: Real Class », in H. Wood et B. Skeggs (dir.), *Reality Television and Class*, Londres, British Film Institute & Palgrave MacMillan, 2011, p. 1-29, p. 11-12.

21. B. Skeggs, 2004, *op. cit.*, p. 99-118.

22. A. Sayer, *The Moral Significance of Class*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

23. *Ibid.*, p. 139 (notre traduction).

24. S. Hall, *Identités et cultures: Politiques des Cultural Studies*, édition dirigée par M. Cervulle, trad. C. Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 ; S. Hall, *Identités et cultures 2: Politiques des différences*, édition dirigée par M. Cervulle, trad. A. Blanchard et F. Vörös, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

25. A ce sujet, se référer entre autres à R. Williams, *Culture & matérialisme*, trad. N. Calvé et É. Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, 2009.

26. Dans un point de vue macrologique, la philosophe américaine Nancy Fraser a montré comment l'attribution de la reconnaissance sociale était directement reliée à la redistribution économique. N. Fraser, « Justice sociale, redistribution et reconnaissance », trad. D. Lamoureux, D. Salée et E. Ferrarese, *Revue du Mauss*, n° 23, 2004, p. 152-164.

27. L. Mulvey, « *Visual pleasure and narrative cinema* », *Screen*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 6-18.

28. J. Urry, *The Tourist Gaze*, Londres, Thousand Oaks, New Delhi, Sage Publications, 1990.

29. L. Finch, *The Classing Gaze: Sexuality, Class and Surveillance*, Crows Nest, Allen & Unwin, 1993.

30. Allusion complice au *Can the subaltern speak?* de Gayatri Chakravorty Spivak («Can the Subaltern Speak?», in C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313).